




Dao

Alain Gomis

Entre Guinée-Bissau et grande banlieue parisienne, Gloria enterre son père et marie sa fille. Un film solaire sur la transmission et le mélange des cultures.

 « Tout film est un documentaire sur son propre tournage. » La célèbre maxime de Jacques Rivette a été prise au pied de la lettre par Alain Gomis pour son nouveau long métrage, injustement reparti bredouille de la dernière Berlinale. *Dao* débute en effet par des séances de casting où les actrices découvrent leurs personnages, suggèrent au réalisateur de nouvelles nuances de jeu, apprennent à connaître leurs partenaires... La complicité qui se noue alors entre Katy Corrêa, l'interprète principale, et D'Johé Kouadio, sa future « fille » à l'écran, produit une séquence particulièrement intense. Mais ce long making of introductif, dont la distanciation ostentatoire flirte avec une posture auteuriste, crée, pendant de longues minutes, une distance frustrante. Et retarde d'autant l'entrée dans le cœur battant du film : la chronique de deux cérémonies à la fois séparées par plusieurs milliers de kilomètres et liées par leurs participants.

Dans la grande banlieue parisienne d'aujourd'hui, Gloria marie sa fille ; récemment, les deux femmes s'étaient rendues dans un village de Guinée-Bissau pour assister à l'hommage à leur père et grand-père défunt. Entre la France et l'Afrique, le réalisateur franco-sénégalais et sa cheffe opératrice, Céline Bozon, orchestrent un envoûtant va-et-vient tout en échos, rimes, et contrepoints. Au vin d'honneur et au bal du mariage répondent les rituels fascinants de la célébration animiste qui consacre le défunt en ancêtre. Ici, la noce tombe la veste pour une partie de foot avec les enfants avant une embrouille entre cousins. Là-bas on palabre sur le nombre d'invités qui vont honorer un mort jusqu'au bout de la nuit.

Rires et larmes, règlement de comptes et réconciliations, temps forts et faux temps morts se succèdent, voire se mêlent dans un tourbillon de paroles largement improvisées, de musiques et de chants où affleure le souvenir des traumatismes historiques, de

l'esclavage à la colonisation. C'est la vie comme elle va, comme on la voit chez Maurice Pialat ou dans les films les plus solaires d'Abdellatif Kechiche. Passé le prologue contre-productif, les trois heures de *Dao* paraissent finalement presque courtes, tant on quitte à regret ses personnages, attachants jusque dans leurs défauts, et leurs charismatiques interprètes, qu'ils soient comédiens professionnels (D'Johé Kouadio, issue de l'école Kourtrajmé, mais aussi Samir Guesmi, Nicolas Bouchaud ou Thomas Ngijol) ou non – l'étonnante Katy Corrêa, ainsi que de nombreux membres de la famille Gomis.

Ce beau film sur la transmission a, enfin, le grand mérite de montrer que des immigrés et leurs enfants peuvent être parfaitement intégrés à la France tout en restant profondément attachés à leurs racines. Et que ces racines lointaines sont, aussi, une richesse pour le pays où elles s'exportent. En ces temps de rejet de l'autre et de repli sur soi, le message est plus que bienvenu. ▶ *Samuel Douhaire*
| France/Sénégal/Guinée-Bissau (3h05)
| Scénario : A. Gomis. Avec Katy Corrêa, D'Johé Kouadio, Samir Guesmi...

Les comédiens, pas tous professionnels, sont filmés avec justesse, dans la lignée de Pialat et Kechiche. (Ici D'Johé Kouadio, dans le rôle de la fille.)



Hélas



Bof



Bien



Très bien



Bravo